Daniel Fano, *La contre-partie,* Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2015.

« Être artiste, c'est échouer comme nul autre n'ose échouer : la phrase de Beckett n'avait cessé de le hanter. Lire était une recherche hasardeuse de quelque chose d'informulé, d'inaccessible. Un roman ajoutait aux mystères du monde, il ne l'éclairait pas, n'apportait aucune solution aux problèmes de l'existence. »

Quelque chose de ténébreux guide la main de l'écrivain Lester Godard. Depuis les touches de sa Remington portative « qui crépite de poésie Beatnik et de Série noire » jusqu'au volant de la Ford Mustang jaune dans laquelle il est précipitamment monté pour fuir l'ennemi comme en 1940, route d'Arras. Jusqu'au revolver Beretta dont l'ultime détonation aura raison des erreurs d'une « Histoire » qu'il n'a jamais écrite. Car le drame de Lester Godard, c'est bien d'être devenu, au fil du temps, la chose de cette implacable critique littéraire aux pouvoirs de plus en plus déformants. Et tandis qu'il fuit, la police aux trousses, c'est ce qu'il se répète : voilà ce que je n'ai jamais été. « Ni dandy de droite ni esthète virtuose de gauche, ni idiot utile ni révolutionnaire clandestin, etc. » L'homme qui n'a vécu que pour et par la fiction voudrait forcer les innombrables barrages du pays où hélas, la littérature n'alimente plus qu'un jeu social sans surprises. Voilà ce qu'il se raconte, « l'homme qui aimait Françoise Hardy » et qui va soudain quitter la scène, dans le décor massacré où continuent à osciller des 33 tours mythiques...

La cavale d'un homme seul, écrivain à part, à la fois excentrique et intègre, déroulant le film d'une œuvre tour à tour adulée, démolie et incomprise. Un récit tout en résonances, vintage, très Nouvelle Vague années 1960, subtil et caustique.